

## CHAPITRE V

*Que son orgueil lui donna du dégoût pour l'Écriture sainte, à cause de la simplicité de son style.*

Dans cette pensée je résolus de m'appliquer à lire l'Écriture sainte, pour connaître ce que c'était. Et je reconnus par expérience et non par lumière, que c'est un livre qui ne peut être pénétré par les superbes, ni entendu par les enfants : qui paraissant bas dans l'entrée, se trouve fort élevé dans la suite ; et dont la doctrine est voilée de mystères et de figures. Je n'étais pas capable d'entrer dans ses secrets si sublimes, ni de m'abaisser pour goûter son éloquence, qui est simple et humble. Car je n'en faisais pas alors le même jugement qu'aujourd'hui ; et elle me semblait indigne d'être comparée à la majesté du style de Cicéron. Mon orgueil méprisait sa simplicité, et mes yeux n'étaient pas assez clairs ni assez perçants pour découvrir ses beautés cachées. Il est vrai que paraissant basse pour s'accommoder aux humbles et aux petits, elle croît avec eux, et se trouve plus élevée à mesure qu'ils s'avancent : mais je dédaignais d'être petit ; la vanité dont j'étais enflé me faisant croire que j'étais grand.

## CHAPITRE VI

*Comme il tomba dans l'hérésie des Manichéens<sup>1</sup>.*

Étant en cet état je tombai dans les erreurs d'une secte d'hommes superbes et insensés, qui étaient très charnels, et très grands parleurs. Leurs paroles étaient

un piège du diable, et comme un charme et un enchantement composé du mélange des lettres de votre nom, du nom de notre Sauveur Jésus-Christ, et de celui du Saint-Esprit, consolateur de nos âmes. Ils avaient à toute heure ces noms en la bouche, mais leur langue en proférait seulement le son, sans que leur cœur fût rempli des vérités qu'ils signifient. Le nom de la vérité était aussi continuellement sur leurs lèvres : ils m'en parlaient sans cesse, mais elle n'était point en eux. Car ils ne disaient que des choses fausses, non seulement de vous qui êtes véritablement la vérité, mais aussi des éléments et des créatures du monde, qui sont les ouvrages de vos mains, dont les Philosophes mêmes ont dit beaucoup de choses très vraies, mais au-delà desquelles je devais passer par le mouvement de votre amour, qui me devait mener jusqu'à vous, ô mon Père, qui êtes la bonté souveraine et la beauté suprême, qui est l'idée et le principe de toutes les beautés du monde.

Ô vérité ! vérité ! combien soupirais-je dès lors vers vous du plus profond de mon âme, quand ces hommes vous nommaient si souvent, et me parlaient si souvent de vous, mais seulement en l'air, quoique ce fût en plusieurs volumes. Dans cette faim et ce désir que j'avais de me rassasier de vous, ils me présentaient au lieu de vous le soleil et la lune, qui véritablement sont d'excellents ouvrages de votre puissance, mais vos ouvrages et non pas vous-même, ni les premiers de vos ouvrages, puisque vos créatures spirituelles sont plus excellentes que ces créatures corporelles, quoique toutes éclatantes de lumière et toutes célestes.

Mais je ne cherchais pas même ces premières de vos créatures. C'était vous seule que je cherchais, ô vérité ! qui n'êtes capable ni d'être changée ni d'être obscurcie. J'avais faim et soif de vous connaître ; et au lieu de vous, après m'avoir présenté le soleil, ils me présentaient encore des fantômes lumineux, qui n'ayant rien

que de faux, et n'arrétant l'esprit que par l'accoutumance qu'il a de s'attacher aux choses sensibles, méritent encore moins d'être aimés que ce soleil, qui au moins est véritable, et tel qu'il paraît à nos yeux. Toutefois parce que je croyais que ce fût vous, je me repaissais de ces viandes<sup>1</sup> creuses ; mais non pas avec avidité, parce qu'alors je n'y trouvais pas le même goût que l'on trouve en vous. Aussi n'êtes-vous rien moins que toutes ces vaines fictions, qui au lieu de me nourrir ne servaient qu'à m'épuiser davantage.

Les viandes que l'on voit en songe sont très semblables à celles que l'on nous présente lorsque nous sommes éveillés, et toutefois elles ne nourrissent pas ceux qui dorment, parce qu'ils dorment. Mais ces chimères n'étaient en rien semblables à vous, ainsi que vous me l'avez fait voir depuis, parce que c'étaient des fantômes corporels et des corps imaginaires, qui n'ont pas un être solide et réel comme ces véritables corps, soit célestes ou élémentaires que nous voyons de nos yeux, et que les bêtes et les oiseaux voient aussi comme nous. Et quoique ces corps subsistent plus véritablement en eux-mêmes que dans notre imagination, lorsque notre pensée nous les représente, néanmoins nous approchons plus près de la vérité en nous les imaginant tels qu'ils sont, que lorsque nous prenons sujet de ceux-là de nous en imaginer d'autres beaucoup plus grands, et même infinis, lesquels en effet ne sont point du tout. Tels étaient ces vains fantômes, dont je me repaissais alors, sans m'en pouvoir rassasier.

Mais vous, mon amour, en qui je trouve d'autant plus de force que l'excès de mon affection me fait tomber dans la défaillance et dans la langueur, vous n'êtes ni ces corps que nous voyons, quoique célestes, ni ceux que nous ne pouvons voir d'ici-bas, puisque ce ne sont que vos créatures, et que ce ne sont pas les plus excellentes. Combien donc êtes-vous éloigné des fantômes que je me figurais alors, de ces fantômes

corporels, qui ne sont en aucune sorte, puisque les images des corps qui ont l'être, ont beaucoup plus de vérité que ces fantômes, que les corps en ont encore plus que les images, et que l'âme qui est la vie de ces corps en a beaucoup plus que ces mêmes corps : et que vous n'êtes néanmoins ni ces images, ni ces corps, ni même l'âme qui les anime, et qui les surpasse de beaucoup en excellence. Mais, ô vie de mon âme, vous êtes la vie des âmes, la vie des vies, qui vivez par vous-même, et qui ne changez jamais. Où étiez-vous donc alors à mon égard, ô mon Dieu ? et combien étiez-vous éloigné de moi ? Mais je ne l'étais pas moins de vous dans ce malheureux exil, où comme un enfant prodigue je ne pouvais pas seulement me rassasier du gland dont je paissais les pourceaux.

Combien les fables des Grammairiens et des Poètes valent-elles mieux que ces dangereuses tromperies ? Et combien les vers qui nous représentent une Médée qui vole<sup>1</sup>, sont-ils moins périlleux que ces cinq éléments fantastiques qu'on me déguisait en tant de diverses manières pour y trouver du rapport avec ces cinq autres ténébreux qui ne sont point, et qui tuent l'âme de ceux qui les croient ? Car la poésie en elle-même et l'art de faire des vers peuvent être mis au nombre des choses qui sont capables de donner quelque nourriture à notre esprit : et quant à ces vers qui représentent une Médée qui vole, je les récitais et les entendais réciter aux autres, mais sans prendre cette fable pour autre chose que pour une fable ; au lieu que j'ai ajouté foi à ces périlleuses tromperies.

Hélas ! malheureux que j'étais, par quels degrés me suis-je laissé tomber dans la profondeur de cet abîme ? N'était-ce pas en me tourmentant et en m'agitant par l'ignorance de la vérité, lors, mon Dieu (car je vous confesse ma faute, à vous qui avez eu pitié de moi quand je ne vous la confessais pas encore), lors, dis-je, mon Dieu, que je vous cherchais, non par cette lumière

d'esprit et d'intelligence que vous m'avez donnée par-dessus les bêtes, mais par les organes de mes sens corporels, qui n'ont pour objet que les choses extérieures ; au lieu que vous êtes plus intérieur à mon âme que ce qu'elle a de plus caché au-dedans d'elle, et que vous êtes plus élevé que ce qu'elle a de plus haut et de plus sublime dans ses pensées<sup>1</sup>. Je tombai entre les mains de cette femme audacieuse et impudente<sup>2</sup>, dont Salomon parle dans son énigme, qui étant assise à l'entrée de sa porte crie aux passants : « Mangez hardiment de ce pain que j'ai fait cuire en cachette, et buvez de cette eau que j'ai dérobée. » Cette femme me trompa, parce qu'elle ne me trouva pas renfermé dans moi-même, mais répandu au-dehors dans les objets de mes yeux charnels, et repassant par mon imagination les images qu'ils avaient reçues avec une si grande avidité.